

Pilule

CLAIRE MAY

Pilule.

Selon le trésor de la langue française, le mot provient du latin médiéval *pilula* qui signifie «petit corps rond», «boulette». La pilule se caractérise donc d'abord par sa forme.

On l'évoque souvent en consultation, où il arrive qu'elle fasse l'objet d'une convoitise.

Dites, Docteur, il faut que vous me prescriviez cette pilule.

Il s'agit alors souvent:

- a) d'un antibiotique,
- b) d'un somnifère.

La réponse est simple: on dit oui, on dit non – souvent non.

Bien plus ennuyeuse est la pilule que l'on se refuse à prendre.

Vos pilules, j'en veux plus.

La pilule révèle alors son envers, un fatras d'expressions qui disent le désagrément: avaler ou faire passer la pilule, la trouver amère... Cette pilule-là, on la préfère dans d'autres glottes que la sienne.

Vos pilules, j'en veux plus, donc, protestait Madame A., un matin d'octobre. Le store striait un petit soleil chenu, qui illuminait à grand-peine mon cabinet de médecine générale. Quinze minutes avaient passé et la patiente me rabâchait toujours ses propos pharmaceutiques, épaulée par les hochements de tête d'un mari. Lui avait d'ailleurs repris de plus belle – *vos pilules, elle n'en veut plus* – et le constat me semblait plein de bon sens. Pourquoi agiter le bâton d'Asclépios quand la démence a fait son nid?

Madame A. avait «la maladie», comme elle l'appelait, celle qu'un certain Alois Alzheimer avait décrite pour la première fois à Tübingen, un 3 novembre 1906, après avoir plongé des pinces dans l'encéphale charitable d'un patient qui se serait volontiers passé d'une telle postérité. Consciente de la disgrâce, Madame A. n'attendait plus qu'une chose: le grand départ, la barque de Charron, les clés de saint Pierre. Mais peut-être pas autant que sa tendre moitié – la maladie est pénible quand on la subit, tragique quand on la côtoie. L'homme avait d'ailleurs glissé à mon oreille le terme «suicide assisté», quand le discours de Madame était plus équivoque: *qu'on vienne me reprendre!* C'était l'orpheline oubliée sur le rebord d'une route, qui espérait une main – celle décharnée de la Mort, à qui je mets une majuscule par obséquiosité.

Mais la Mort gardait jalousement ses pognes sous la pèlerine. Pour combien de temps encore? Mystère. Il s'agissait d'être patient – dans le sens fort du terme –, et même si c'est ainsi que l'on désigne les usagers habituels de la médecine, admettons que ce n'est pas l'adjectif qui les caractérise, ni eux, ni nous, ni personne d'autre d'ailleurs. Ainsi, à défaut de promettre à Madame A. une preste main funèbre, j'arrimais la mienne à une souris d'ordinateur, cliquant avec fébrilité sur les entrées d'une liste de traitements. Il me fallait ôter des pilules, tâche qui turlupine plus d'une âme médicale. Car si prescrire est une habitude, son contraire ne l'est pas et dans ce domaine, la Science – à qui je mets une majuscule par flagornerie – est d'une aide toute relative.

J'en avais déjà ôté trois le mois dernier, à contre-courant des saintes propositions de mes collègues spécialistes, heureusement sans répercussion majeure. Mais force était de constater qu'il en restait beaucoup, puisque le corps de Madame A. n'hébergeait pas qu'une maladie. Il y en avait, pour ainsi dire, pléthore, qui correspondaient à autant de pilules: la violette ovoïde, la vert pomme à rainures, la rutilante, la diaphane, la grosse brune aux airs de réglisse – un festival ophtalmique, donc, que la dégénérescence maculaire de ma patiente rendait chaque jour un peu plus terne.

J'avais quand même un semblant de certitude: ôter la petite ronde, c'était précipiter le passage de la Camarde. Je ne l'avais pas caché.

Si j'enlève celle-là, je vous tue.

Brève réflexion dans le camp d'en face.

Bon. Dans ce cas, on va peut-être la garder.

Cette réaction n'a rien d'exceptionnel – Sapiens devient couard quand Thanatos menace.

Quant aux autres pilules, elles préservaient de l'hôpital plus que de la tombe. Il y avait fort à parier que les supprimer reviendrait à voir bientôt Madame A. fracasser la porte des urgences de son brancard, à l'agonie, poumons humides, cœur emballé. Sûre que, pour rattraper le coup et soulager la vieille, mes collègues urgentistes feraient insidieusement revenir les pilules par le pilon. Perfusion. Affaire réglée. Case départ.

Et pourtant, vos pilules, j'en veux plus, Docteur, grondait Madame A. en ce matin d'octobre. Elle avait soudain cambré le dos, émis un cri assorti d'un rictus, celui du mal qui ronge et que l'on tait. Était-ce l'os émiété par l'arthrose ou bien simplement cette démission du corps que l'on appelle «vieillesse»?

Dites, Madame A., vos antidouleurs en réserve, vous les prenez quand même?

La vieille avait secoué vivement la tête.

Certainement pas! Je ne veux pas me rendre esclave d'une molécule.

L'argument, rationnel à première vue, perdait toute pertinence lorsqu'on prenait la mesure de sa liste de traitements. L'addiction pharmacologique était manifeste – un peu de Paracetamol n'y changeait rien. Or Madame A. avait érigé la douleur en dernier bastion de son autonomie. La souffrance comme gage de liberté: voilà une pensée qui n'avait jamais effleuré mon intellect. Que pouvais-je y faire? Assailli par la lassitude, je me suis levée pour imprimer la fameuse ordonnance.

La machine a recraché une page couverte de mots barbares et de posologies. Bientôt le verbe se ferait boîte, blister, comprimé mêlé de salive puis chair – un étrange évangile. Qu'avais-je voulu exercer ce métier? Je me sentais comme l'avocate rêvant d'orphelin ou de veuve et se retrouvant par mégarde au chevet du banquier. Madame A. me rendait coupable de tout: la maladie, la vie qui traîne, la trahison de la Mort. Il lui aurait pourtant été possible d'entrer en résistance. Déchirer l'ordonnance. Vomir mes pilules. La médecine est-elle devenue un tel tyran qu'on ne songe même plus à lui dire non? Sortez de votre torpeur! Désobéissez! aurais-je voulu crier à cette femme prostrée derrière mon bureau, qui attendait mon papier de malheur comme une sentence – celle d'un interminable sursis.

Je ne sais pas ce qui s'est passé. A peine rassise, alors que je m'apprêtais à apposer ma signature au bas de la page, j'ai vu ma main rejeter le stylo et s'en prendre au papier lui-même, le friper, le tordre, le chiffonner pour en faire une boulette, un petit corps rond que j'ai jeté à la poubelle, avec un couinement de rage. Je venais de faire ce constat: la couarde c'était moi, espérant la désobéissance d'un prétendu sujet quand j'eus plutôt dû rendre ma couronne. De quoi avais-je peur? Thanatos, l'agonie sans doute. La violation des règles de l'art et le jugement de mes pairs aussi. Ces motivations demeuraient moins louables que celles de Madame A., elle qui, dans son désir horrifié de la Mort, se bornait à être humaine.

Docteur, vous allez bien?

C'est elle qui me questionne. Je dois reprendre contenance. Convoquant le peu de professionnalisme qu'il me reste, j'ajuste ma blouse, cherche le regard de ma patiente, le trouve, lui souris, me lève et tends une main en souhaitant à ces messieurs-dames une excellente journée.

Et mes pilules?

Avec une vigoureuse poignée, je m'entends lui répondre:

Vos pilules, je n'en veux plus.

Le mari a donc hoché la tête une ultime fois et le couple s'en est allé dans le matin d'octobre. Le petit soleil chenu est plus tendre loin des barreaux de ma geôle. Il me faudra encore faire preuve de courage lorsque l'officine de ma patiente appellera mon cabinet, cette après-midi.

Un renouvellement d'ordonnance? Certainement pas. Il n'y a rien à renouveler chez Madame A. Parfois, périliter est un devoir.

Puis je bouclerai au nez de la pharmacienne, en me rappelant que la grande sœur de la pilule s'appelle précisément *Pharmakon*.

Pharmakon.

Ce mot grec charrie moins d'innocence. Enantiosème, il est tantôt remède, tantôt poison, comme le fut la ciguë. Socrate le savait bien, lui qui après l'avoir bue, prononça d'énigmatiques paroles:

Criton, nous devons un coq à Asclépios.

Ainsi peut-être parlera Madame A. avant de passer le grand seuil, en hommage à Platon et sa théorie des formes – forme, par exemple, d'un petit corps rond ou d'une boulette, cette *pilula* qu'on aurait préféré parfois ne pas avoir prescrite.

Mars 26

biblio

Rêves d'azote

Ed. Hélice Hélas, 2026.

Oostduinkerke

Ed. de L'Aire, 2018.



bio

CLAIRE MAY est née en 1991 à Lausanne. Son premier roman *Oostduinkerke* reçoit le prix SPG 2019 et le prix de la première œuvre francophone de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2020. Son deuxième roman, *Rêves d'azote*, paru en mars 2026, se situe à la frontière entre le témoignage, l'essai et le romanesque. Au quotidien, elle exerce la médecine de famille.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, du Fonds Frei de la Fondation C&Ertli, de la Fondation C. F. Ramuz et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.